

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 49 (1911)  
**Heft:** 19

**Artikel:** Ce qu'on chante  
**Autor:** Antan, Pierre d'  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-207783>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).  
Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## FRANÇOIS GRIZE

### Notice biographique.

(Suite et fin.)

**S**URVIVRENT la guerre du Sonderbund et la fuite des jésuites. On pense bien que ces événements ne manquèrent pas d'inspirer à notre poète à sa manière maintes chansons et maints refrains. En voici deux échantillons :

L'étendard de la liberté  
Se déploie sur l'Helvétie;  
L'union, la fraternité  
Règneront dans notre patrie.  
Confédérés, cœurs pleins d'amour,  
Prenons l'union pour devise!  
Honneur au général Dufour,  
A sa vaillance, à son génie!

Et celui-ci sur la fuite des jésuites :

Les jésuites, cette fois,  
Chez nous ne feront plus la loi.  
Ils sont partis soudain  
Du sol helvétique,  
Faisant des cabrioles,  
Au beau son, au beau son;  
Faisant des cabrioles  
Au beau son du canon.

Oui, les jésuites sont partis par la porte. Mais n'en est-il pas rentré clandestinement par la fenêtre, de ceux du moins qui s'inspirent de leur esprit?

Il n'y eut pas que la satire et les événements politiques pour inspirer la verve du père Grize. La misère elle-même lui fournit le thème de divers couplets. Ainsi qu'il le dit dans une de ses premières chansons, il devait au boulanger, à la bouchère, aux traiteurs, limonadiers, tailleurs et cordonniers, ainsi qu'à un maudit charpentier « toujours au quartier ». Cela ne l'empêche pas de chanter avec humour :

Les dettes que je fais  
Me font tourner la tête.  
Je ne sais ce que c'est,  
Je dois plus que jamais.  
Grand Dieu! que je suis bête :  
Il faut toujours devoir.  
Mais pour payer ses dettes,  
Bonsoir, bonsoir!

Quelquefois la gaudriole se mêle à son inspiration, comme lors de la découverte des mines d'or de la Nouvelle-Californie, où il chanta :

Embarquez-vous pour la Californie,  
Où tout le monde est à califourchon.  
Si vous rentrez la poche bien garnie,  
Vous trouverez assez de cornichons!

A ce genre de chansons, on peut rattacher celle qui porte ce titre si long : *La liberté des femmes qui se sont séparées de l'Eglise nationale depuis la révolution de 1830*, chanson qui se chantait sur l'air de : *La soupe aux choux se cuit dans la marmite*. Un époux trompé y exhale ses plaintes :

C'est étonnant, depuis mil huit cent trente,  
La liberté chez nous fait des progrès;  
Ma femme aussi veut être indépendante;  
Depuis ce temps-là, chaque jour elle m'fait des traits.

Avec ses chansonnettes, il publia aussi diverses caricatures, dues non à lui-même, mais à des collaborateurs; car son instruction avait été toute rudimentaire, telle qu'on la recevait dans nos écoles primaires villageoises au commencement du siècle passé, ce que dénotent surabondamment son style et sa versification. J'ai eu, en 1848, de ces caricatures qu'il avait données à mon père: l'une représentait un jésuite menant par le nez, au moyen d'une corde, un paysan au cou duquel était pendu le pacte fédéral de 1815; dans une autre, on voyait la fuite, des prisons de Lucerne, du Dr Jacques-Robert Steiger, avec la complicité de la sentinelle qui le gardait; une autre encore figurait le gouvernement de Lucerne demandant au roi Charles-Albert de Sardaigne une « forte cage de corbeau pour empêcher à un important oiseau (Steiger) de siffler, de chanter, de bouger »; enfin, une quatrième représentait le Sonderbund emporté par le diable. J'en ai vu d'autres encore sur divers sujets, comme des causes judiciaires célèbres, etc.

Sans doute, nombre des chansons et complaintes de François Grize m'ont échappé; je n'étais alors qu'un gamin; mais sa vie m'a été connue dans ses lignes principales. Il me semble voir encore cet homme déjà âgé, traînant, vêtu quelquefois d'une redingote grise, jouant du violon debout, sur un tabouret, au milieu de la rue, un jour de foire, un attroupement autour de lui, auquel une femme débitait les chansons chantées. La circonstance de cet accompagnement du père Grize peut paraître d'un goût douteux; mais je raconte sa vie comme elle était, m'abstenant de la critiquer; je n'ai donc garde de lui jeter une pierre, sa manière d'agir montrant son entière franchise. D'ailleurs, mon approbation ou mon blâme n'ont rien à faire ici, je ne fais que dire la vérité, comme je la sais, ayant plutôt horreur de l'hypocrisie.

Je pense que cette horreur poursuivait aussi le père Grize, car il avait agencé une cinquième corde en fin fil de fer à son violon<sup>1</sup>, sur laquelle il faisait un râclement, imitant à merveille le braiement d'un âne, après qu'il avait chanté ces mots : « Ne faites pas la bête pour avoir du son ! hi hon, hi hon ! »

François Grize a été un bohème, si on veut. Il a eu cependant sa place et son heure dans le canton, et son souvenir fait honneur à sa commune. Il est mort presque subitement, en 1849 ou 1850, à Yverdon, à l'hôtel du Paon. La municipalité de Villars-Burquin a fait transporter son corps dans sa commune pour qu'il y soit inhumé. Une salve de coups de fusil a été tirée sur sa fosse par les concitoyens et les amis qui ont assisté à son convoi funèbre.

Vaugondry, mai 1911.

S<sup>e</sup>l GANDER.

<sup>1</sup> Un de mes amis de Villars-Burquin a été le dernier propriétaire du violon du père Grize; il l'avait prêté à un voisin dont la maison a été incendiée. Le pauvre instrument y a passé. C'est dommage.

## CATALOGUE

**U**n antiquaire vient de dresser le catalogue de sa bibliothèque dont il annonce la vente prochaine. Il a tiré de cette brochure une cinquantaine d'exemplaires pour ses amis. En voici quelques extraits :

Adenis (E.), Le Nouveau-né (Vient de paraître).

Albert (P.), La Poésie (Piq. de vers).

Case (J.), Promesses (La suite manque).

Castiglione (B.), Le Courtisan (Dos arrondi).

Cooper (F.), Le Dernier des Mohicans (Peau rouge).

Coulon, La mort de ma femme (Demi-char grin).

Feydeau (G.), L'Homme intègre (Vendu).

Alexis (P.), Celles qu'on n'épouse pas (Nombres taches).

D'Aurevilly, Une vieille Maitresse (Truie anc.).

Beaune (G.), Le Fruit défendu (Très recherché).

Curel (de), L'envers d'une sainte (Le bas du dos raccourci).

Dumas fils (A.), L'ami des femmes (Complètement épuisé).

## CE QU'ON CHANTE

**L**es instituteurs et institutrices du canton de Vaud se sont réunis jeudi 4 mai en conférence annuelle de district. L'un des sujets à l'ordre du jour était : L'enseignement du chant. A ce propos on nous rappelait les singulières déformations que subissent certains de nos chants en passant par la bouche des enfants.

Il y a quarante ou cinquante ans au moins qu'on chante dans nos écoles :

Jarret tendu, droit le corps,  
Oeil fixe, pieds en dehors.

ou du moins qu'on croit chanter cela. Voici la version qui a été notée par une institutrice et que ses quarante élèves répétaient avec conviction :

Charrette, tendre droit le corps,  
Le fils du pied en dehors.

Le plus plus populaire de nos chants de marche est certainement : Roulez, tambours. Le vers :

Battez, gaiement, une marche guerrière,  
est couramment défiguré en

Battez gaiement une marche derrière.

Et les cantiques :

Je voudrais être un ange  
Un ange du Bon Dieu,

J'aurais une couronne.  
En main la harpe d'or.

Une harpe, cela ne dit pas grand'chose à nos petits qui n'en ont jamais vu. Aussi chantent-ils de tout leur cœur :

J'aurais une couronne,  
En main la râpe d'or.

La plus belle de toutes ces déformations, tous nos petits la chantent à l'école du dimanche. Les papas se tortent quand ils l'entendent, et ne se lassent point de la faire répéter.

Avec allégresse marcher vers le ciel,  
Regardez sans cesse notre Emmanuel.

devient :

Avec *ma négresse*, marcher vers le ciel...

C'est bien le cas de dire que si on l'avait cherchée, on ne l'aurait pas trouvée, celle-là. Dans le monde des petits hommes et des petites femmes de cinq à six ans, on a trouvé cela sans peine, et on n'y mit aucune malice, je vous prie de le croire.

Du reste, faut-il nous étonner si les enfants déforment les paroles de leurs chants, paroles qui sont souvent au-dessus de leur portée. Les grands en font autant. Prêtez l'oreille dans une de nos fêtes patriotiques, et vous entendrez une bonne partie des chanteurs dire avec une sincère conviction :

De notre antique indépendance  
Chassons l'importun souvenir...

Après tout, c'est peut-être la meilleure version !

Pierre d'ANTAN.

**La voix du cœur.** — Entendu dans la rue :

— Où allez-vous ?  
— Chez le pharmacien.  
— Pour vous ?  
— Oh ! non, heureusement ; c'est pour ma femme.

**Les enfants terribles** — Le jeune Toto joue bruyamment.

— Tu sais bien, lui dit sa mère, qu'il ne faut pas faire de bruit quand ton père dort.  
— C'est que... si j'en fais quand il ne dort pas, il me donne des claques !

### PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

*Bonne récompense.*



Quelques étudiants rentraient au logis après avoir un peu trop royalement célébré les festivités pascales. Ils étaient fort gais, ainsi qu'il convient quand on vient de passer une joyeuse journée.

Ils étaient aussi fort bruyants, ce qu'on comprend très bien, généralement, mais qu'on supporte avec beaucoup moins de philosophie à une heure avancée de la nuit.

Tel fut du moins l'avis d'un mari qui, dans la chambre conjugale, venait de passer des bras de son épouse dans ceux de Morphée. Brusquement arraché par le bruit à cette douce somnolence, qui est plus agréable encore que l'anéantissement du sommeil, sans s'inquiéter de son costume sommaire, furieux, il bondit à la fenêtre et apostrophe vertement les auteurs de ce tapage nocturne.

Commencée sur ce ton, la conversation, tant par les idées échauffées que par la forme qu'elles revêtaient, devait fatalement différer de ces entretiens amènes et courtois auxquels, dans les salons, se complaisent les gens d'éducation raffinée. De fait, les termes employés de part et d'autre, rappelaient bien plutôt le rude et fruste parler de la vie des camps que le langage poli des cours.

L'homme, à sa fenêtre, s'énervait visiblement. Dans la rue, les étudiants se faisaient un malin plaisir de l'exciter davantage encore. Enfin, désespérant d'avoir le dernier mot, et dans l'idée de mettre en fuite ses persécuteurs, le pauvre diable saisit un verre d'eau à sa portée, sur le lavabo, et en jette le contenu au visage des irrévérencieux jeunes gens.

Horreur !!!

Ceverre contenait les fausses dents de Madame, le râtelier qu'elle avait mis dans l'eau pendant la nuit.

### Épilogue.

Le lendemain, on pouvait lire, dans les journaux, l'annonce suivante :

PERDU

UN RATELIER DE DAME

devant l'immeuble 21 de l'Avenue de la République. Le rapporter à l'adresse ci-dessus, 1<sup>er</sup> étage, à droite, contre bonne récompense.

BERT-NET.

### A L'ÉTRANGER !

Il faut en prendre son parti, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, quoi qu'on écrive, nos jeunes filles vaudoises ne voudront jamais abandonner la coutume traditionnelle qui veut que, bon gré, mal gré, sitôt après leur première communion, elles partent « en condition ». C'est, pour elles, la réalisation d'un rêve ; surtout si on quitte le village pour la ville, ou la petite ville pour la capitale, ou, mieux encore, pour quelque grande cité étrangère. Il y a toujours, en place, à Paris ou à Vienne, à Londres ou à St-Petersbourg, quelque amie ou quelque sœur aînée, dont le retour passager au village a mis en fièvre toutes les jeunes cervelles féminines. Les toilettes, le parler, l'allure, les excentricités mêmes de cette « revenante » ont charmé Julie, Berthe, Fanny, etc. On a bavardé, on s'est informé, on a questionné la passagère, et celle-ci a promis de chercher dans ses connaissances, — ou plutôt dans les connaissances de « madame », — s'il n'y aurait pas une place pour l'une ou l'autre de ses combourgeoises.

Jadis, ces jeunes filles s'en allaient institutrices en Russie. Là-bas, on ne réclamait alors ni brevets, ni diplômes, et il suffisait à Julie, Berthe, Fanny, etc., de savoir assez bien ce qu'elles apprenaient à l'école primaire pour enseigner les « premiers principes » aux fils et aux filles du prince Zakoutelki ou du comte Parapluieff. Ainsi, on pouvait s'étonner de rencontrer sur la perspective Newski ou aux abords du Kremlin, de jeunes Slaves très élégants qui parlaient français avec l'accent de Vevey ou de Treycoyagnes.

Aujourd'hui, brevets et diplômes sont exigés, nos fillettes ne peuvent plus se vouer à l'enseignement des premiers principes, elles doivent se contenter du rôle ingrat de bonnes d'enfants.

Pauvres petites ambitieuses. Elles partent plus riches d'illusions que d'écus, reviennent souvent plus riches de chagrins que d'espèces sonnantes. Les avez-vous vues, à Paris, par exemple, au Luxembourg ou aux Tuileries, aux Champs-Élysées ou au Palais-Royal, surveillant les jeux de leurs petits maîtres ou assistant, avec eux, à quelque représentation de guignol. Elles souriaient, elles riaient peut-être, mais en les examinant de plus près, on devinait une tristesse sous le sourire, des larmes sous la gaieté. Rappelez-vous le chant de notre jeunesse :

Tout Suisse porte dans son cœur  
Un sentiment fidèle.  
Tantôt plaisir, tantôt douleur,  
Vers l'Alpe il nous rappelle.  
Ce sentiment où sont unis  
Tant de charmes,  
Tant de larmes,  
Son nom c'est l'amour du pays  
Et pour l'absent mal du pays.

Elles l'ont aussi chanté sur les bancs de l'école. Peut-être à cette heure, tout en prenant soin de M. Gontran et de M<sup>lle</sup> Renée, fredonnant-elles inconsciemment cette mélodie. Et, alors, dans le vague des souvenirs réveillés,

apparaît le clocher, l'école, la maison paternelle, le *borni*, le village entier, qui peu à peu, se précise avec les montagnes, ou les champs, ou les prés, ou ce Léman superbe que nous ne pouvons jamais, jamais oublier.

Pauvres petites Vaudoises !

Mais, il est cependant, pour elles, des heures douces en ces promenades ; la rencontre, par exemple, d'une camarade, en place aussi. Alors, on se conte ses peines, ses désillusions, ses espérances. On dit les exigences de Madame, les insolences de Mademoiselle, les prévenances dangereuses de Monsieur. C'est qu'en effet, ces maîtres trop souvent sont terribles. Les petites bourgeoises, dont le père et la mère sentaient le fumier des étables et portaient les habits du paysan, ont besoin qu'à dix pas derrière elles quelque pauvre fille à tablier blanc les suive dans les rues. D'ailleurs ces demoiselles sont éduquées en ce sens. Elles apprennent dans leurs pensionnats que Dieu a fait naître de petites bonnes obéissantes, soumises, polies, infatigables, complaisantes, pour les servir et se plier à tous leurs caprices. Elles croient bénévolement qu'il y a une « race » de domestiques et que cette race grandit et prospère à l'étranger, en Suisse surtout, dont on peut faire venir des spécimens, voyage payé. Elles savent que pour un louis par mois, pour un grabat dans une soupenne, et pour les ragotons de la table, on achète la vie entière d'êtres humains qui, de cinq heures du matin à dix heures du soir, à l'heure où la brute tombe de fatigue, où la bête est vaincue, sont « bons à tout faire ».

Et ces jeunes Vaudoises préparent les repas, décroissent les gosses, font les lits, aident aux toilettes de Madame, de Mademoiselle, nettoient la maison du haut en bas, des combles aux W. C. Or, pour cela que reçoivent-elles, nos petites compatriotes ? Un salaire dérisoire et les rebuffades des maîtres.

Voilà ce qu'elles se racontent, en confidence, sur les bancs des Tuileries et des Champs-Élysées ; puis, par comparaison, elles pensent aux jours d'autrefois, à la vie vaudoise, et elles jangent alors de la patrie, et leurs visages, un peu pâlis, par le séjour de la cité, s'animent et se colorent, les yeux brillent, le rire éclate, joyeux, enfantin. L'âme se réveille et se dilate, pour ainsi dire. Et si on a reçu des lettres, on les lit, on les commente, on rit encore, on pleure une goutte. C'est bon, c'est exquis...

— Célestine, André est tombé et a sali sa robe.

Patatras ! le rêve s'envole. La réalité vient d'apparaître sous la forme de M<sup>lle</sup> Colette, qui annonce gravement à sa bonne l'accident survenu à M. André, son frère.

Alors, on se quitte.

Et chacun reprend le chemin de la maison des maîtres. Toutes deux attristées par la perte du rêve et l'une plus navrée encore par la prévision d'une sermonce pour la robe salie de M. André.

Pauvres petites Vaudoises !

LOUIS DE LA BOUTIQUE.

### Le grand art à Mézières.

Lundi prochain 15 mai commencera la vente aux porteurs de parts du capital de garantie et lundi 22 mai la vente au public des places pour les sensationnelles représentations de l'opéra *Orphée*, de Gluck, au Théâtre du Jorat, à Mézières.

Déjà, de toutes parts, arrivent soit aux bureaux de renseignements des C. F. F. et de la Société pour le développement de Lausanne, soit au Théâtre du Jorat, à Mézières, au comité, aux bureaux de location, des demandes de billets et de renseignements, tant est grand partout l'intérêt que provoque cette artistique entreprise.